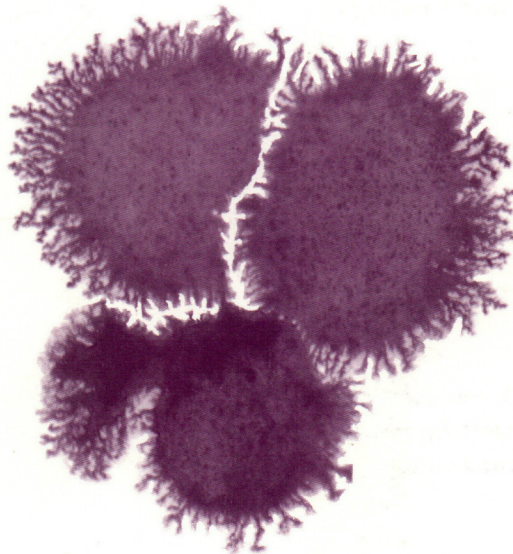


Idéaux



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 27 PRINTEMPS 1983

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.
Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Schneider

COMITÉ DE RÉDACTION

Didier Anzieu, André Green,

Masud R. Khan (*Corédacteur étranger*)

Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,

Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 544-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 656-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	250 F
Étranger.....	275 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Idéaux

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 27, printemps 1983

© *Éditions Gallimard, 1983.*

TABLE

<i>Argument</i>		5
André Green	<i>L'idéal : mesure et démesure</i>	8
Guy Rosolato	<i>La psychanalyse idéaloducte</i>	34
Marie Moscovici	<i>La dictature de la raison</i>	65
Paul-Laurent Assoun	<i>Freud aux prises avec l'idéal</i>	85
Sophie Mellor-Picaut	<i>Idéalisation et sublimation</i>	124
Christian David	<i>Le roc de l'idéologique</i>	141
Pierre Fédida	<i>L'asymptotique</i>	155
Serge Viderman	<i>La toile, la mouche et l'araignée</i>	171
François Roustang	<i>Le respect pour écouter, l'irrespect pour entendre</i>	184
Michel Mathieu	<i>La neutralité mise à nu par ses idéaux</i>	197
Michel Schneider	<i>Questions de légitimité</i>	214
Monique David-Ménard	<i>Insatisfaction du désir, satisfaction de la pulsion</i>	249
Christopher Bollas	<i>La révélation de l'ici et maintenant</i>	262
Michel de M'Uzan	<i>Misère de l'idéal du moi</i>	273
Jean-Claude Lavie	<i>Qui Je...?</i>	277

ARGUMENT

Plusieurs auteurs de ce recueil font une référence directe ou implicite à l'« argument » que, selon un usage de notre revue, nous adressons aux collaborateurs que nous pressentons. Aussi avons-nous cru utile de porter à la connaissance du lecteur ces pages qui délimitent à grands traits le champ des questions que nous souhaitons voir traiter.

*

I. Qu'en est-il aujourd'hui des idéaux, de ceux qui infiltrent du « dehors » la psychanalyse, souvent à son insu, de ceux qui sous-tendent du « dedans » sa pratique ou ses pratiques? Rares sont, chez le psychanalyste, les idéaux affichés, sinon l'idéal de l'absence d'idéal... Plus actifs, mais plus difficiles à repérer, sont ceux qui puisent leur force de leur site inconscient. La tentation la plus commune sera donc toujours d'analyser et de récuser les idéaux des autres, qu'on qualifie alors d'idéologies, plutôt que de reconnaître les siens propres. Pourtant un tel repérage devrait pouvoir être attendu des analystes; repérage conduit de façon non seulement théorique ou critique mais dans une attention portée au plus quotidien de leur expérience.

Une des tâches du numéro sera de mettre au jour, même si la distinction proposée paraît artificielle, les idéaux « extra-analytiques » – mais dont certaines conceptions de l'analyse sont porteuses – et les idéaux « intra-analytiques ».

Par idéaux extra-analytiques, nous entendons des idéaux importés, notamment : l'idéal religieux (dont il ne faut pas minimiser l'incidence, surtout en France et dans les milieux lacaniens), l'idéal politique (la psychanalyse n'a-t-elle pas partie liée avec la société « libérale »?), l'idéal scientifique (l'exigence de scientificité, d'administration

de la preuve reste-t-elle sans effet sur la conduite de la cure?), l'idéal esthétique (la psychanalyse apparentée aux arts, dans son pouvoir supposé de création).

Par idéaux intra-analytiques, nous entendons les idéaux inhérents à l'exercice même de la psychanalyse et orientant sa pratique. Certes, ils diffèrent selon les courants de pensée, le temps historique et éventuellement l'insertion géographique de ceux-ci (psychanalyse « française », « américaine », « anglaise »); ils diffèrent aussi selon les références théoriques et les représentations d'attente de chacun. Ils n'en sont pas moins toujours à l'œuvre. Invoquer ici la neutralité de l'analyste ne ferait que déplacer le problème: même s'il se veut et est effectivement « neutre » par rapport à tout idéal extrinsèque, l'analyste ne sera pas neutre – et le sera même d'autant moins – par rapport à ce qu'il se représente comme étant son idéal... analytique.

II. La notion même d'idéal devrait d'abord être examinée, dans ses acceptions philosophique et morale, et différenciée de notions voisines comme celles d'illusion, de croyance, de valeurs, de fins. Au-delà de la critique de la notion, n'est-ce pas à un déclin des idéaux que nous assistons, déclin auquel la psychanalyse aurait sa part?

On notera en effet que la notion d'idéal n'est pas sortie intacte du questionnement que lui a infligé la psychanalyse, cela sous différents angles.

1) Elle s'est saisie, avec Freud, d'un certain nombre d'idéaux collectifs, fût-ce de façon partielle, au premier chef de l'idéal religieux, mais aussi des idéaux politiques (l'institution de la « bonne société »), pédagogique (civiliser l'infans), médical (guérir), social (normaliser).

2) Elle a porté un questionnement plus radical, dans sa pratique même, en tenant toute formation psychique pour une production symptomatique du sujet et, de ce fait, en opérant la « mise à plat » des idéaux en termes de désir et de défense.

3) Elle a délimité dans une topique intra-psychique des territoires de production d'idéaux (moi-idéal, idéal du moi) en définissant la genèse et les fonctions.

4) Elle a dégagé, sous le nom d'idéalisation de l'objet, singulièrement dans l'amour, « formation de masse à deux », un mécanisme de défense (contre la haine et l'envie) jouant un rôle majeur dans la constitution des idéaux et l'attachement à ceux-ci.

5) Elle a marqué des liens entre l'idéalisation et la sublimation tenue pour le destin pulsionnel le plus favorable.

Autant d'aspects qui ne vont pas sans contradictions et qui mériteraient un approfondissement et une mise à jour, en fonction de l'évolution théorico-clinique de l'analyse.

III. Cette interrogation sans zone d'ombre que la psychanalyse porte sur elle-même lui permet-elle d'échapper à ce qu'elle voit à l'œuvre ailleurs? Bien des signes montrent que l'idéalisation n'est pas absente: idéalisation du « processus » analytique, référence implicite à un type idéal de fonctionnement psychique (cf. la « sélection » des

candidats), voire assimilation de l'analyste à la figure moderne du « sage ». Il ne suffit pas de dénoncer l'identification imaginaire de l'analysé à son analyste : pourquoi l'analyse – qu'elle soit ou non ouvertement « didactique » – fabrique-t-elle tant d'analystes ?

IV. Autre série de problèmes : même si l'analyste se veut libre de toute « représentation-but » consciente et ne désire rien pour son patient, il n'est libre (et faudrait-il qu'il le soit ?) ni de toute attente ni de toute référence. Même l'invocation, de plus en plus fréquente, du processus et la confiance qui lui est faite supposent un certain modèle de ce processus, une conception idéale de son déroulement. Or, on ne peut que constater une très grande disparité à cet égard parmi les analystes : pour un kleinien, pas d'analyse sans qu'ait été rencontrée et surmontée la « position dépressive » ; pour d'autres, pas d'analyse sans qu'aient été reconnus les « îlots psychotiques » clivés du moi ; pour d'autres encore, pas d'analyse sans qu'ait été assumée la « castration symbolique », etc.

Une autre hypothèse, plus proche du fantasme inconscient de l'analyste, ne doit-elle pas être recherchée ? Par exemple, un Ferenczi ne cherche-t-il pas à « sauver l'enfant », un Winnicott à « sauver la mère » ?

V. Plus généralement – et là une ligne de démarcation entre l'extra-analytique et l'intra-analytique serait encore plus difficile à tracer – quelle part prend la psychanalyse dans la promotion de certains idéaux contemporains : par exemple, celui du corps triomphant, celui de l'enfant tout-puissant, celui de l'hédonisme (« tout sacrifier à son plaisir ») ou encore l'invocation de la créativité souvent présentée comme la visée ultime de la cure.

Sans donner aux points de vue historique ou comparatif une place trop grande, on peut envisager dans ce numéro des contributions visant à situer dans le temps et dans l'espace les grandes orientations des idéaux psychanalytiques, afin de prendre la mesure des déplacements et des diversités, individuelles et collectives, que recouvre l'apparent accord des psychanalystes à n'assigner à la psychanalyse d'autre idéal qu'elle-même.

N. R. P.

L'IDÉAL : MESURE ET DÉMESURE

Je me suis toujours tenu au rez-de-chaussée ou dans le sous-sol du bâtiment – Vous prétendez que lorsqu'on change de point de vue, on voit aussi un étage supérieur où logent des hôtes aussi distingués que la religion, l'art, etc. Sous ce rapport, vous n'êtes pas le seul, la plupart des spécimens cultivés de l'homo natura pensent de même. A cet égard, vous êtes conservateur et moi révolutionnaire. Si j'avais encore devant moi une existence de travail, j'oserais offrir aussi à ces hôtes bien nés une demeure dans ma petite maison basse. J'en ai déjà trouvé une pour la religion depuis que j'ai rencontré la catégorie des névroses de l'humanité. Mais probablement nous ne pouvons pas établir entre nous de dialogue et il se passera des siècles avant que notre querelle soit close.

Lettre de S. Freud à Ludwig Binswanger
du 8 octobre 1936¹

Le sublime et l'idéal

C'est avec une ostentation toute provocante que Freud se vantait de se tenir dans les bas-fonds de l'être humain pour en révéler la richesse insoupçonnée et la source de bien des activités dites supérieures ou élevées. Aussi faut-il comprendre l'introduction tardive du concept d'idéal, érigé ensuite en instance, comme l'échec d'une tentative, constante dans sa pensée, d'explication du supérieur par l'inférieur. Reconnaître la dimension structurale de l'idéal, et sa présence aux origines de l'organisation psychique, c'était du même coup devoir céder sur le projet de faire

1. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard, 1966.

dériver les processus d'idéalisation d'un avatar pulsionnel singulier, comme ce fut le cas avec la sublimation.

On se rappelle la distinction capitale entre les deux notions : la sublimation est un destin des pulsions tandis que l'idéalisation s'attache à l'objet. Mais la distinction est-elle toujours si assurée ? La sublimation ne comporte-t-elle pas elle aussi une forte dose d'idéalisation ? L'idéalisation – ne serait-elle que de l'objet – n'implique-t-elle pas qu'on l'ait sublimé, même si ce terme se rattache davantage à une opération chimique qu'à la purification des pulsions. La sublimation entre dans le vocabulaire par l'alchimie au ^{xv}^e siècle. C'est l'« épuration d'un corps solide qu'on transforme en vapeur en le chauffant ¹ ». Lorsque la chimie succède à l'alchimie, la sublimation désigne le « passage de l'état solide à l'état gazeux sans passer par l'état liquide ² ». On n'a pas à s'étonner que le sens littéraire soit devenu celui d'une « action de purifier, de transformer en élevant ² ». Dématérialisation – si l'on m'accorde que l'état gazeux est moins matériel que l'état solide, au moins pour l'imagination – purification, élévation sont les composantes sémantiques de la sublimation. Si le langage rêve sur les mots, on pense ici, sans pouvoir s'en empêcher, à l'âme qui s'échappe du corps après la mort. La sublimation est donc une opération de spiritualisation.

En poursuivant notre comparaison entre les deux termes, on se rend compte que du sublimé à l'idéal la différence est mince. D'une part, nous retrouvons la référence à la spiritualisation : « Qui est conçu ou représenté dans l'esprit sans être perçu par les sens » où la matière de l'expérience s'efface devant « la conception ou la représentation par l'esprit ³ ». Et aussi : « Ce qu'on se représente ou se propose comme type parfait ou modèle absolu dans l'ordre pratique, esthétique ou intellectuel. » Dans une seconde définition, l'idéal est dit « ensemble des valeurs esthétiques, morales ou intellectuelles (*opposé* à intérêts de la vie matérielle) ». Et encore : « Ce qui donnerait une parfaite satisfaction aux aspirations du cœur ou de l'esprit. »

On pourrait en conclure que l'idéalisation présuppose la sublimation, le processus se déroulant en deux temps : d'abord le stade de la purification élévatrice ; ensuite, une fois cette spiritualisation effectuée, l'élection au rang de la perfection d'un modèle absolu supposé donner une satisfaction sans faille à ce vers quoi tendent le cœur et l'esprit.

Je soutiendrai plutôt que les deux opérations ne sont pas successives mais simultanées, qu'elles se déroulent en un seul et même temps, en ajoutant cependant qu'entre sublimation et idéalisation un rapport existe de dédoublement. Autrement dit, la sublimation sépare le spirituel du matériel, mais la constitution du sublimé devient un modèle, une aspiration comme dit la langue, comme si le corps ou la

1. *Dictionnaire Robert*, article « sublimation ».

2. *Ibid.*

3. Cette citation, tout comme les suivantes, est extraite du *Dictionnaire Robert*, article « idéal ».

matière, ayant réussi à produire cette image d'eux-mêmes, les jugent supérieurs à l'état corporel ou matériel et s'efforcent même de disparaître entièrement en tant que corps et matière pour ressembler à cette figure idéale, dispensatrice d'une satisfaction entière, absolue, parfaite, et sans doute incorruptible et immortelle.

Ainsi, pour revenir à la psychanalyse, la sublimation concernerait bien les pulsions et l'idéalisation l'objet, à condition de préciser que le sublimé devient un objet idéal. Il y aurait même lieu de distinguer l'objet de la sublimation, soit encore l'objet des pulsions ayant subi la sublimation, du sublimé qui est l'état de transformation de la pulsion (et non de l'objet), qui se traduit par une qualité affective singulière : l'élévation, qui peut elle-même *devenir un objet*. Pour donner un exemple familier à tous, on dit de certains sujets qu'ils sont moins amoureux de quelqu'un que de l'état amoureux qu'ils vivent, l'objet de leur amour passant, malgré les apparences, au second plan.

Ce dédoublement ainsi que cet investissement d'un état pulsionnel qui se rabat sur le Moi évoquent sans nul doute le narcissisme. Et d'ailleurs, Freud fait l'hypothèse que la déssexualisation – l'équivalent de ce que nous appelions tout à l'heure la dématérialisation – en œuvre dans la sublimation doit être précédée d'un retrait de la libido dans le Moi, donc d'une étape narcissique. Il n'y a alors rien d'étonnant à ce qu'on puisse retrouver au sein même de la sublimation un objet narcissique qui se référerait alors au sublime tel que le Moi l'éprouve pour son propre plaisir différent de l'objet, si j'ose dire objectal, de la sublimation.

Ainsi sublimation et idéalisation ne seraient des processus distincts qu'à fort grossissement; examinées en détail, les connexions entre les deux notions, et même leur solidarité, apparaissent en pleine lumière. D'autres arguments soutiennent l'hypothèse que nous présentons. Dans la *Métapsychologie* en 1915, Freud parle d'un « moi-plaisir purifié ». Il écrit : « Le moi a extrait de lui-même une partie intégrante, qu'il jette dans le monde extérieur et ressent comme hostile. » Ne peut-on rapprocher de la sublimation ce procédé d'extraction? Et ceci, même s'il s'agit d'un plaisir sexuel. Dès ce moment, Freud soutient la proposition : « L'extérieur, l'objet, le haï, seraient tout au début identiques¹. » Or ce « moi-plaisir purifié » n'est-il pas en correspondance étroite avec le moi-idéal? C'est donc à partir d'un déni de l'objet que se constitue le moi-plaisir purifié. État narcissique exemplaire s'il en est, celui-ci n'est d'ailleurs concevable que si l'objet pourvoit aux indispensables satisfactions qui assurent à la fois la survie et le plaisir. En somme, le moi-plaisir purifié ressemblerait assez à l'image d'un ça qui n'a à tenir compte d'aucun Moi, et encore moins d'un surmoi. Plus précisément, le moi en question n'aurait d'autre fonction que d'être satisfait de manière omnipotente grâce à la soumission de l'objet. Cependant l'absence de distinction très nette entre moi-idéal et idéal du moi chez Freud – distinction que d'autres auteurs après lui auront à cœur d'établir

1. *Métapsychologie*, Gallimard, coll. « Idées », p. 39.

– pose le problème de la relation qui peut exister entre le moi qui tient le plaisir et la satisfaction pour valeurs absolues (ce sera le moi idéal de Nunberg et de Lagache) et le moi qui instaure une instance de mesure et d'auto-évaluation. Il me semble nécessaire de comprendre que ces deux moi sont le résultat d'un dédoublement et que le second transforme l'idéal de la satisfaction en satisfaction de l'idéal. Il faut alors invoquer une sorte de « sur-sublimation » pour passer du premier au second qui s'accompagne d'une désexualisation plus radicale encore. Dans certains cas pathologiques, les idéaux du moi sont chargés d'un potentiel léthal que le moi est parfois apte à reconnaître, mais pas toujours comme dans la « maladie d'idéalité » décrite par Janine Chasseguet-Smirgel¹.

Ces remarques préliminaires amènent à reconnaître que sublimation et idéalisation reposent toutes deux sur une attitude mentale double combinant les effets d'une épuration, voire d'une amputation, et ceux d'une valorisation. Mais ce n'est là qu'une condition de départ. Des relations dialectiques plus compliquées auront à déterminer d'une façon plus précise la nature de ce qui est ainsi épuré et de ce qui sous-tend la valorisation. Un des intérêts, et non des moindres, de la confrontation entre sublimation et idéalisation est de permettre de mieux cerner, à partir des états voisins du sublime et de l'idéal, une condition singulière de la pulsion et un type d'investissement de l'objet.

Le modèle de la psychanalyse

La psychanalyse est née d'une sublimation et d'une idéalisation. Ce n'est pas là soutenir qu'elle serait le produit de la sublimation et des exigences de l'idéal du moi de Freud, encore que ce soit bien le cas. C'est plutôt la méthode psychanalytique, dans ce qu'elle a de plus spécifique, qui témoigne de ce qu'elle est un sublimé et un idéal. Quand on songe au parcours qui va de l'hypnose à la psychanalyse, en passant par la catharsis, on ne peut qu'être frappé de la « spiritualisation » progressive de la thérapeutique des névroses. Cela est sans doute moins évident pour l'hypnose proprement dite que pour la méthode hypno-cathartique. L'hypnose ne comportait pas de contact physique direct entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé, à la différence de ce que Freud décrit dans les *Études sur l'hystérie* sur ses rapports avec ses patientes. Cependant, dans l'hypnose, sur laquelle Freud reviendra à de nombreuses reprises et précisément dans ce travail où il est beaucoup question de l'Idéal du Moi : *Psychologie des foules et analyse du moi*, la médiatisation du contact entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé passait par la fixation d'un objet. En outre, un contact mental direct entre les deux partenaires était établi lors de l'intimation d'ordres à

1. J. Chasseguet-Smirgel, « Essai sur l'Idéal du Moi », 33^e Congrès des Psychanalystes de Langues romanes, *Revue Française de Psychanalyse*, 1973, XXXVII, pp. 709-929.

exécuter. Avant que Freud n'invente la psychanalyse, où l'on peut dire que les positions prescrites par le cadre ne suppriment l'objet à fixer *in praesentia* que pour le remplacer par le corps de l'analyste présent mais invisible, c'est-à-dire « infixable », l'investissement de celui-ci ne résultant pas d'une injonction mais d'un mouvement interne induit par la floraison des représentations et des affects, il eut d'abord l'idée d'accentuer cette présence – imposition de la main sur le front – et de substituer à des actions commandées l'obligation de se souvenir. Par rapport à l'hypnose il y avait donc contact sans médiation – puisque le recours à l'objet symbolique sur lequel le patient devait mobiliser son attention était abandonné – et en même temps orientation interne des processus mentaux par exploration des souvenirs et des représentations sollicitées. Le mouvement de spiritualisation était en marche, mais il était encore gêné par l'impact de la personne physique du médecin. La naissance de la méthode psychanalytique est contée comme un acte d'héroïsme et d'humanisme – l'équivalent dans les traitements psychiques du désenchaînement des aliénés par Pinel et Pussin, qu'aucune histoire de la psychiatrie n'omet de mentionner même si ce geste ressortit à la légende.

En inventant le cadre, Freud opérait une action de sublimation par rapport à la méthode cathartique – il « dématérialisait » la relation médecin-malade et trouvait son modèle idéal. S'il n'a cessé, durant les quarante années sur lesquelles s'étend son œuvre, de modifier ses vues théoriques, jamais il n'a remis en question la pertinence ou la validité du cadre analytique posé ici en prototype idéal pour l'analyse des processus inconscients. Nous avons souligné ailleurs que la théorie – jamais faite par Freud – du cadre tenait sa consistance de se montrer parfaitement adéquate avec la théorie du rêve, telle qu'elle est exposée dans le chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*¹.

On le sait, la découverte de l'Inconscient date de *L'Interprétation des rêves*. Et nous savons aussi que, dans cet ouvrage, l'analyse que Freud fait de ses rêves occupe la part essentielle, beaucoup plus que le matériel onirique de ses patients. Ici encore il y a eu sublimation et idéalisation. Car, au moment où Freud a eu l'intuition certaine de l'existence de l'Inconscient, par le biais du traitement des hystériques de 1893 à 1899, il a été débordé par un afflux d'idées nouvelles qui s'accordaient mal avec son savoir antérieur. Or ses publications pré-psychanalytiques vont de 1888 à 1899². Il y a donc eu durant toute une période une double pensée à l'œuvre. Tout ceci est bien connu, mais le lecteur de Freud fait-il un effort suffisant d'identification à celui qui devait dégager la méthode psychanalytique pour imaginer combien son travail de pensée devait être épuisant en adoptant des styles de réflexion si éloignés. Si *l'Esquisse* de 1895 est un document irremplaçable, c'est bien parce qu'il représente l'effort le plus poussé pour synthétiser deux modes

1. Nous avons exposé le détail de cet argument dans notre travail « Le silence du psychanalyste », *Topique*, n° 23, 1979.

2. Sans parler de ses travaux en biologie qui précèdent ses travaux en neurologie et en psychiatrie.

de pensée. Cet écrit est déjà – malgré ses références à la biologie – la première théorie neuro-psychique, Freud ayant dès cette époque basculé du côté de ce qu'il devait appeler plus tard l'appareil psychique. L'échec de l'*Esquisse*, que Freud devait reconnaître le premier, ne fut pas dû à sa formulation des mécanismes psychiques dans un langage qui continuait d'appartenir en grande partie à la physiologie du système nerveux. Car il est aisé, aujourd'hui, de « traduire » cette terminologie dans le vocabulaire de la psychanalyse. La faillite vient de la tentative de Freud d'englober ce qu'il devine des processus inconscients dans un système qui les inclut mais qui en brouille la vision par une insuffisante isolation de ceux-ci. Car l'ambition de l'*Esquisse* embrasse trop de données : neurologiques et psychiques, conscientes et inconscientes, normales et pathologiques, chez l'enfant et l'adulte, etc.

Ce n'est pas hasard si l'hypothèse de l'Inconscient ne devient vraiment convaincante qu'avec *L'Interprétation des rêves*. La sublimation a pris ici la forme de l'enfermement volontaire de Freud dans la vie nocturne, coupée des impressions et du mode de pensée de la conscience, privée des réalisations de l'acte, délivrée des censures qu'impose la logique rationnelle du langage. Car si le langage s'approprie des données empruntées à la réalité psychique, l'opération stratégique de Freud a bien quelque chose de comparable avec cette épuration d'un corps solide (en soustrayant le rêveur de la réalité extérieure) qu'on transforme en vapeur (cette « matière des rêves » dont parle Shakespeare) en la chauffant (en laissant le sujet en proie à la réalisation des désirs non satisfaits et ne pouvant se satisfaire en acte). Et si Freud affirma que l'interprétation du rêve est la voie royale qui conduit à l'inconscient, c'est bien parce qu'elle lui apparut comme une méthode idéale, susceptible de donner une parfaite satisfaction à ses aspirations intellectuelles, produit de la sublimation. Entre la définition de l'idéal : ce qui est conçu ou représenté dans l'esprit sans être perçu par les sens, et celle qui voit en lui ce qu'on se représente ou se propose comme type parfait ou modèle absolu, une adéquation presque totale s'est effectuée dans le cas de la découverte de l'inconscient. Aucune autre situation n'est plus propice à cerner ce qui est conçu ou représenté dans l'esprit sans participation des sens – puisque ceux-ci sont exclus par les conditions du sommeil; aucune autre situation n'est plus apte à engendrer la satisfaction puisque le principe de plaisir gouverne le cours des événements psychiques. L'analyse des rêves de Freud apparaîtra alors dans la *Traumdeutung* comme un travail psychique (au moyen des associations de représentations) sur un travail psychique (le contenu manifeste du rêve résultant de l'élaboration onirique). Toutefois, le rêve n'est qu'une approximation du modèle absolu, mis à part les rêves d'enfants où, selon Freud, les désirs sont réalisés sans détour et sans déguisement.

Ces définitions comportent toutes deux une référence à la représentation. Et c'est un argument de plus pour tenir le rêve comme support de l'idéal, d'autant

plus que les affects y subissent une inhibition. Autrement dit : si, comme nous le pensons, le modèle de la théorie du rêve s'est incarné dans le modèle du cadre, la méthode psychanalytique obéit à une double inspiration de sublimation et d'idéalisation. Le lieu géométrique entre sublimation, idéalisation, rêve et cadre, c'est la représentation. Toutefois, si l'analyse du rêve dans le cadre est l'expérience cruciale de l'idéal analytique, l'un et l'autre renvoient à un concept théorique axiomatique dont tout le reste dérivera : la réalisation *hallucinatoire* du désir.

Que ce soit là l'origine de l'idéal, on peut en convenir sans peine. Ce qui paraît plus difficile à admettre est que cette opération psychique puisse être considérée comme une sublimation. C'est pourtant le cas. La réalisation hallucinatoire du désir n'est pas la satisfaction du désir mais le réinvestissement des traces d'une expérience de satisfaction. Les sillons inscrits dans la mémoire parcourus à nouveau réévoquent le *souvenir* d'une satisfaction – ce qui n'est en rien équivalent à l'expérience elle-même. C'est dans la différence entre le plaisir éprouvé et son évocation mentale qu'il faut voir l'expression de la sublimation. Le temps aidant, l'écart entre le résultat du réinvestissement mnésique et l'attente de la satisfaction se creusera, forçant à la recherche d'autres solutions. Sans doute l'objet qui procure la satisfaction sera-t-il idéalisé, puisqu'il aura permis de mettre fin au déplaisir. A la satisfaction pulsionnelle viendra s'ajouter le fait d'avoir donné satisfaction... à la représentation de la réalisation hallucinatoire du désir. C'est ce travail que le rêve réalise sans le secours de l'objet puisqu'en une seule opération il procède à la représentation de réalisation hallucinatoire du désir comme attente d'une satisfaction, et à la représentation de sa satisfaction moyennant le déguisement – tribut payé à la censure.

C'est sans doute la raison pour laquelle l'idéalisation de l'objet procurant la satisfaction peut se muer en idéalisation du moi-plaisir purifié. L'objet est nié sans dommage puisqu'il continuera à satisfaire l'omnipotence du Moi, la mère s'adaptant aussi parfaitement que possible aux besoins de l'enfant. Et c'est bien parce qu'elle n'y réussit jamais parfaitement que l'appareil psychique est sollicité à trouver des solutions qui compensent cette inadaptation fondamentale, le fantasme prenant le relais de la réalisation hallucinatoire du désir. Dans le rêve, le rêveur a réussi à être à la fois le moi désirant et l'objet qui satisfait le désir. Il est lui-même son propre idéal. Bien entendu, ce modèle est fictif. Il suffit d'observer un nourrisson pendant quelques heures pour constater le contraire, à savoir que la moindre contrariété à la réalisation de son désir déclenche cris, larmes et colère. Mais aussi, dans les conditions les plus habituelles, la cessation instantanée sitôt qu'il obtient satisfaction de ce qui apparaît aux yeux de l'observateur comme les marques d'un incontrôlable désespoir. Il semble donc bien que Freud ait raison quand il propose le modèle d'un moi idéal ou d'un moi-plaisir purifié, comme naissant d'une exclusion noyant dans l'équivalence l'extérieur, l'objet, le *haï*. Sans doute parce que aucune construction de l'appareil psychique n'est possible sans cet investissement

fondateur d'un moi-plaisir se vivant comme bon, pour pouvoir introjecter, c'est-à-dire augmenter sa capacité d'auto-investissement : plus de bon.

Winnicott ne dit pas autre chose quand il souligne l'importance de l'illusion. Et Melanie Klein situe aussi l'idéalisation du côté de l'introjection du bon sein. Elle diffère cependant de Freud en ce qu'elle n'admet pas cette première phase d'omnipotence du moi-plaisir purifié puisqu'elle donne comme simultanées l'existence du mauvais sein et celle du bon sein. La position de Winnicott paraît se situer – comme de coutume – entre les deux. A la différence de Freud, il ne fait aucune place à l'organisation narcissique – anobjectale – implicite dans le concept du moi-plaisir purifié. Il proposera la solution d'un « objet subjectif » constitué sur l'illusion de la coïncidence des vécus et des perceptions chargées de projections de l'enfant et de la mère. Quoi qu'il en soit, le terme clé de ces remarques est « purifié ». Le moi-plaisir ne peut se constituer que par une purification négatrice. Ce qui confirme mon hypothèse que la sublimation-idéalisation est présente à l'origine du développement. Ceci résoudrait un problème difficile sur lequel toutes les théories de la sublimation achoppent. Elles ont bien du mal à rendre compte de la mutation qui s'instaure avec ce destin de pulsions si différent par sa nature de l'ensemble des opérations psychiques parmi lesquelles il est rangé : refoulement, renversement sur la personne propre, retournement en son contraire, introjection, projection, etc. Tous ces mécanismes s'entendent aisément; ils élucident à la fois une stratégie défensive contre l'angoisse et une construction précaire de l'organisation du sens. La sublimation et l'idéalisation s'appréhendent beaucoup plus difficilement, et sans doute la première plus que la seconde, quand on les fait intervenir comme des processus qui témoigneraient d'un certain degré d'évolution.

C'est pourquoi il me paraît fécond de les situer comme des données de départ, je dirai presque comme des propriétés structurales qui vont peser sur la vie entière du sujet comme axes organisateurs de sa vie psychique. Ce n'est certes pas le moins surprenant de constater qu'a été méconnue cette dimension dans l'évaluation même de la méthode psychanalytique.

La divergence des idéaux

La tentative de Freud de construire le modèle idéal de l'analyse des processus inconscients devait rencontrer sa limite, et son échec, qui n'étaient autres que ceux du retour du refoulé qu'elle avait cherché à exclure : le transfert. On répète la leçon souvent sans en comprendre le sens et le véritable enseignement. Lorsque Freud découvre qu'il lui faut composer avec cet intrus, cette intrusion dans sa vie, qu'est le transfert, le modèle idéal s'effondre. Il n'est plus possible de soutenir le rêve d'une méthode « pure » d'étude des processus inconscients parce que l'analysant vient troubler la pureté de l'analyse par ce qui est considéré, par Freud, comme

une « mésalliance ». Le terme, en soi, montre bien que le mariage idéal de l'analyste et de l'analysant comporte quelque chose de répréhensible et d'indésirable : l'amour de transfert. Lorsque, plus tard, Freud en vient à modifier ses vues, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, par un de ces renversements dont il est coutumier, il fera du transfert le moteur de la cure. Mais pourquoi donc tenta-t-il de récuser le transfert au lieu de l'accepter? Il ne fait pas de doute que ce refoulement du transfert exprimait le désir d'en finir avec la suggestion hypnotique. Cette rupture était ainsi mise en échec. La scientificité de la méthode pouvait être mise en question. Et si la guérison n'était rien d'autre qu'une nouvelle forme de suggestion déguisée? Alors, de Mesmer à Freud, en passant par Charcot, ce serait blanc bonnet et bonnet blanc? Il fallait donc inclure le transfert dans la théorie, l'intégrer au retour du refoulé, pour tenter de domestiquer cet amour sauvage qui ne renonçait pas à trouver enfin son objet. Que l'idéalisation de l'analyste soit partie intégrante du transfert, cela n'est que trop compréhensible. Freud essaya d'abord de le justifier. Il est normal, disait-il, qu'un sujet qui a recours à l'analyse « tombe » nécessairement dans le transfert, au sens où l'on dit de quelqu'un qu'il tombe amoureux. Insatisfait de sa vie amoureuse, ce qui est le cas de tout analysant, il est inévitable qu'il vienne reporter son espérance d'être aimé sur l'analyste. Cette explication devait, à son tour, « tomber » à la lumière de l'expérience lorsque Freud découvrit la compulsion de répétition qui s'étaye, rappelons-le, sur trois arguments : le jeu de l'enfant, la névrose traumatique et le transfert. Il n'est que trop probable que Freud pensait déjà à l'analyse interminable.

La désillusion dont témoigne « Analyse finie, analyse infinie » restreint encore plus le champ de l'analysable. Toutefois, Freud, après avoir examiné les différents types d'obstacles à la guérison, semble exclure l'idée d'une modification technique qui serait susceptible de venir à bout des difficultés rencontrées. On se rappelle avec quelle sévérité il jugeait les tentatives de Rank, et surtout de Ferenczi, à la recherche d'innovations susceptibles d'accélérer le rythme des analyses ou de suppléer aux limitations de la méthode. Aujourd'hui, le débat prend une tournure à peine nouvelle. Les freudiens s'opposent aux kleinien, auxquels ils reprochent leur manière d'interpréter, l'abondance et le style de leurs interventions, les conditions habituelles du cadre étant conservées. Envers Winnicott, leur attitude est ambivalente. Ils reconnaissent le bien-fondé de certaines de ses vues théoriques, mais sont extrêmement réservés sur les aménagements du cadre et les libertés prises avec celui-ci.

Un peu moins de cinquante ans après « Analyse finie, analyse infinie », la pratique psychanalytique oscille entre deux attitudes. La première, s'efforçant de maintenir l'idéal de pureté de l'analyse, considère que les indications de la cure doivent être rigoureusement pesées et que seuls peuvent être appelés sur le divan quelques élus qui – l'expression est véridique – « méritent » l'« or pur » de la

psychanalyse. Aux autres, il reste le recours au « vil plomb » de la psychothérapie¹. La deuxième, au contraire, s'efforce d'étendre le champ de la psychanalyse, moyennant des modifications du cadre et du style interprétatif, ces remaniements ne remettant pas en question, à leurs yeux, la qualité intrinsèquement analytique du travail effectué.

On peut caractériser ces deux clans par deux conceptions différentes de l'idéal. Pour les tenants de l'orthodoxie analytique, tout se passe comme s'ils cherchaient à défendre une pratique sacrée, dont les lois canoniques sont immuables, destinée à l'élite : des analysables, analysés par une classe non moins élitiste de grands prêtres sûrs de leur religion, toute autre attitude relevant de l'hérésie ou de la magie. Hors de la « cure type », point de salut. Il y a là une logique implicite de la grâce : on l'a ou on ne l'a pas – et si on ne l'a pas, rien ne sert de courir après ou de faire provision d'indulgences, en allant les payer au prix fort des cardinaux du fauteuil. A l'opposé, certains pensent que la cure type représente un des modèles possibles de l'activité analytique; il en est d'autres qui ne sont pas moins riches d'enseignements. Ils seraient même à la source de tout progrès dans l'étude du psychisme. Si les premiers se veulent conservateurs (au bon sens du mot) de l'héritage freudien et porte-parole de l'idéal analytique dont ils s'obstinent à voir en Freud le prophète – alors que sa pratique n'était rien moins que rigoureuse – on peut tout aussi bien affirmer que les seconds puissent être taxés, dans leur optimisme indéfectible, d'idéalistes naïfs puisqu'ils s'évertueraient à vouloir analyser l'inalanalysable.

C'est encore la pression du transfert qui fait retour dans cette querelle. On se souvient que, pour Freud, les psychotiques n'étaient pas analysables par défaut de transfert. Quand l'expérience clinique démontra, en partie il est vrai, le contraire, il fut répondu aux analystes de patients psychotiques d'abord que ce n'était pas du « vrai » transfert et ensuite que celui-ci était intraitable aux deux sens du terme. Ce qui sous-tend la discussion est la référence implicite à la prédominance affective dans le transfert. Chez les cas auxquels il est fait allusion, tout se passe comme si les représentations et l'analyse de celles-ci ne suffisaient pas à entraîner la reprise d'une activité psychique se déroulant dans le cadre de conflits élaborables comme dans les conditions idéales. Le transfert est ici marqué par l'intensité et le caractère paralysant de l'angoisse ou de la dépression, par la survenue incontrôlable de passages à l'acte, par la fragilité de l'organisation narcissique, etc.

En somme, plus on se rapproche d'un système psychique inconscient constitué de représentations accompagnées de leur quantum d'affect modéré (ce qui permet de parler de psychonévroses de transfert, la libido ayant réussi sa conversion en libido psychique), plus la structure (idéale) de l'analysant s'harmonise avec l'idéal

1. A telle enseigne que les instituts de psychanalyse se posent très sérieusement la question de dispenser un enseignement de psychothérapie, souvent destiné aux candidats à qui l'on refuse l'accès à la pratique psychanalytique.

de la cure. Plus on s'en éloigne, plus la méthode rencontre sa limite, elle n'est plus qu'une situation idéale, ce qui laisse sous-entendre qu'elle n'a qu'une valeur asymptotique. Elle est battue en brèche par un état des pulsions demeurées à l'état sauvage, quelles que soient les sublimations accomplies qui ne sont parvenues à ce résultat qu'au prix d'un clivage. Il n'y a pas d'analyse possible parce que ce n'est pas une *psycho*-analyse mais, si l'on me permet ce néologisme, une *corpo*-analyse, du fait du non-dégagement des pulsions de leur ancrage corporel, ainsi qu'en témoignent l'intensité des affects et les décharges par l'acte ou le soma.

Il faut bien se rendre compte que cette querelle qui divise le monde analytique actuel ¹, mais qui avait déjà dans le passé provoqué de sérieuses discussions, n'est pas entièrement vaine. Car il est vrai qu'un des dangers majeurs qui menacent la pratique analytique est l'omnipotence de l'analyste. Une des qualités fondamentales du cadre n'est pas seulement de « contenir » le transfert de l'analysant dans la sphère de la parole et du fantasme; c'est aussi de protéger l'analyste contre toutes les tentations de « sortir » de l'analyse par divers passages à l'acte – dont Freud était d'ailleurs coutumier – qui trouvent toujours d'excellentes rationalisations pour les justifier. Jamais un analyste ne manquera en effet d'arguments pour expliquer pourquoi et comment telle ou telle rupture du cadre s'imposait dans le cas particulier, en faisant suivre son plaidoyer des progrès qui s'en sont suivis pour son analysant ²!

On peut sans exagération dire que le cadre est posé pour démontrer qu'inévitablement, à un moment ou à un autre, les conditions fixées se seront pas intégralement respectées par l'analysant, mais aussi par l'analyste, il faut le dire. De ce fait, le cadre incarne l'idéal de la psychanalyse.

La visée d'un idéal n'est pas seulement de se maintenir comme une référence immuable, elle est aussi d'assurer sa transmission. Et nulle part ailleurs que dans la formation de l'analyste – donc dans l'analyse dite de formation – ce souci n'est plus présent. Ce qu'on constate alors est que les analystes qui optent pour tel ou tel modèle de formation, derrière un accord superficiel – tous veulent que la formation soit la meilleure, la plus complète, la plus conforme à l'idéal analytique –, s'opposent sur des conceptions tout à fait divergentes sur le moyen de réaliser les conditions de cette idéalité.

La question se complique encore si l'on se rend compte que le contenu à donner à cet idéal varie considérablement. Sans doute est-il difficile d'échapper ici à la schématisation, voire à la caricature, chacun trouvant dans les autres le repoussoir qui lui sert de faire-valoir. Aux Américains du Nord on reprochera

1. En témoignent les âpres discussions du Congrès International de Psychanalyse de 1975; voir *International Journal of Psychoanalysis*, 1975, 56, pp. 1-23, 87-98, et 1976, 57, pp. 257-260 et 261-274.

2. La pratique lacanienne, que, pour ma part, j'estime incompatible avec les conditions minimales pour qu'il y ait analyse, trouve d'innombrables arguments pour fonder théoriquement la séance courte, le silence quasi absolu, et les violences faites à l'analysant.

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 14 | <i>Du secret</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 15 | <i>Mémoires</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 17 | <i>L'idée de guérison</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 18 | <i>La croyance</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 19 | <i>L'enfant</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 21 | <i>La passion</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| | | 27 | <i>Idéaux</i> |

A paraître à l'automne 1983

28 *Liens*

